

Le remède classique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE REMÈDE CLASSIQUE

On ne peut pas dire que Frédéric^{***} soit un buveur. Oh ! non. S'il lui arrive parfois de rentrer chez lui avec un verre dans le nez, comme on dit, et bien, que voulez-vous, c'est l'occasion, c'est les amis, c'est... ce tonnerre de « six ». Il est traître, ce « six » ! il vous met dedans en un rien de temps. Mais quelle fine goutte, tout de même !

C'est égal, quand Frédéric^{***} rentre un peu gris à la maison, il n'y fait pas beau. M^{me} Trois-Etoiles ne badine pas sur ce point... Pauvre Frédéric !

L'autre jour, je le rencontre dans la rue ; il avait ma foi bien piètre mine. Pâle, les yeux cernés, la démarche chancelante, il faisait peine à voir ; lui, d'habitude si alerte, souriant, et avec un air de santé à rendre des points à feu Mathusalem, lui-même.

— Alors, mon pauvre Frédéric, que t'est-il arrivé ? demandai-je.

— Ah ! mon vieux, c'est cette charrette de grippe qui m'a mis dans cet état. Je suis joli, hein ?

— Hum !... voilà... Faut pas te décourager ; ça reviendra, la santé... ça reviendra.

— Oui, oui, tout ça c'est bon à dire ; toujours est-il que pour le moment j'ai pas plus de force, pas plus d'acouet qu'un gosse qui vient d'avoir la coqueluche.

— Qu'as-tu fait contre cette grippe ?

— Le remède classique, parbleu ! l'alcool, l'alcool à fortes doses. On dit qu'il n'y a rien de tel contre les microbes de l'influenza. Y paraît qu'ils ont aussi peur de l'alcool qu'un Bon-Templier. J'ai donc pris des grogs carabinés.

— Et ta femme, que disait-elle de ça, elle qui est si pointilleuse sur le chapitre de la boisson ?

— Ma femme?... Elle sait bien qu'il n'y a que ça pour guérir la grippe. Et puis, tu sais, un moment je n'en menais pas large ; je n'avais plus d'appétit, plus de forces, plus de goût à rien ; j'étais à demi-mort. Alors, tu conçois, ma femme a pris peur, et comme elle m'aime bien tout de même, elle a vite fait chercher le médecin.

Quand celui-ci est venu, qu'y m'a eu tâté le poulx, ausculté le cœur, tapé dans le dos, y s'est tourné vers ma femme et lui a dit :

— Il n'est pas question, il faut absolument prévenir la pneumonie. Vous allez, Madame, faire chauffer tout de suite deux bouteilles de bon vin rouge avec du sucre ; et vous les donnerez à boire à votre mari. S'il s'agit un peu,

n'y faites pas attention. Il aura son petit « plumet ». C'est égal, il faut absolument faire sauter cette grippe. Et puis vous, mon cher, dit-il, en se retournant vers moi, vous allez être obéissant, rester au lit, bien au chaud, et prendre sans rechigner le remède que je viens d'indiquer à madame. Si vous tenez à la vie ?...

— Diable ! si j'y tiens ! Mais, dites-moi, docteur, ça ferait-y quelque chose si on prenait du vin blanc au lieu de rouge ?

— Non, mais le vin blanc, chauffé, n'est pas très bon à prendre.

— Du Désaley 1906 ?...

— Va pour du Désaley 1906... Vous entendez, madame, votre mari préfère le Désaley au vin rouge. Il faut faire un peu la part de la fantaisie des malades. Ce qu'ils prennent avec plaisir leur fait toujours plus de bien.

« Ma femme est donc allée chercher à la cave deux bouteilles de Désaley de la Ville, de 1906. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas besoin de les faire chauffer, puisque c'était du blanc. Elle les a seulement un peu chambrées. Puis je me suis attelé après ces deux bouteilles et je les ai bues entièrement avant de m'endormir. »

— Comme ça, d'arrache-pied ?

— A peu près. Au bout de la seconde bouteille, ça avait bien un peu de peine à descendre, mais ma femme versait toujours, en me disant, si gentiment : « Bois, Frédéric... bois, mon chéri, c'est pour ton bien ».

Non, vois-tu, d'entendre ma femme me dire : « Bois, Frédéric, bois, chéri, c'est pour ton bien », je ne pouvais pas résister. J. M.

Nouvelles bernoises, par Virgile ROSSEL. Lausanne, Payot et Cie.

Dans la liste déjà longue des œuvres littéraires de M. Virgile Rosset, ce livre, dernier venu, est celui qui peut-être séduira le plus notre public romand.

Admirablement placé pour connaître les milieux les plus différents, M. Rosset est un observateur perspicace et bienveillant. Si la psychologie de ses personnages manque parfois de consistance, ses tableaux de mœurs, par contre, sont brossés avec agrément et vérité. Qu'on lise en particulier *Blanche Leu*, la plus importante nouvelle du recueil. On y trouvera d'intéressantes observations sur la vie de la petite bourgeoisie bernoise. D'autres nouvelles nous conduisent à la campagne : *Le Torrent*, *Une mère*, pour ne citer que celles-là, évoquent avec une belle intensité l'âme fruste du paysan. D'autres enfin, telles que *Le bon prisonnier*, d'un comique si savoureux, varient agréablement le ton de ce livre qui, selon le cliché connu mais bien placé cette fois, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

Les ruz, c'est l'inondation périodique de la Sagne, causée par la crue extraordinaire des torrents qui descendent de la Combe des Aulx et de celle des Quignets. Dans ces deux gorges aux pentes abruptes, les rayons d'un soleil persistant, ou des pluies continues font disparaître la neige avec une incroyable rapidité, et la transforment en torrents fougues qui se fraient un passage tout le long de la vallée. Gare les ruz ! tel est le cri d'avertissement qui part du haut de la Corbatière et se répète de maison en maison jusqu'au bout des Coëudres, quand on voit sortir de derrière la Roche des Cros le serpent noir de l'inondation, traçant son sillon à travers la neige des « plans », déjà détrempeée et marbrée de flaques sombres.

Parfois, quand la couche de neige, insuffisamment amollie, s'oppose à leur marche, les ruz s'insinuent sourdement entre elle et le sol durci par le gel ; au moment et à l'endroit où l'on s'y attend le moins, la neige se crevasse, se soulève et se met en mouvement sur le dos de l'inondation, entraînant tout ce qui se trouve sur son passage.

Or, un soir de février, à la nuit tombante, Olivier Vuille s'en revenait de la Chaux-de-Fonds où il avait été faire une livraison de planches. Son cheval, pressé de regagner l'écurie, trotait gaillardement le long de la charrière en agitant ses grelots. Autrefois le justicier partageait l'entrain de sa bête, et non moins heureux qu'elle de rentrer au logis, activait sa course de la voix et du fouet ; autrefois

La race. — Dites-moi, Jean, le chien que vous m'avez amené est en réalité une chienne.

— Affaire de race, madame : sa mère était aussi une chienne.

UN ASSISTÉ PHILOSOPHE

Le boursier d'une commune du nord du canton a reçu l'an dernier la lettre suivante d'un communier placé à la montagne :

*** 13 février 1907.

Monsieur,

« Il me serait cependant bien agréable de recevoir de vos nouvelles, ainsi que de celles de Monsieur le Syndic qui je l'espère sont bonnes, des nouvelles de... je n'en ai pas non plus que celles que je reçois de temps à autre par le journal que je me fais envoyer quand j'en ai l'occasion et quelquefois de mon neveu, ce qui est rare, car il est continuellement en voyage et ne peut pas m'écrire bien souvent. Mon beau frère ne m'a pas écrit une seule fois depuis que je suis ici où je me plairais bien si l'été durait toute l'année, ce qui n'est pas le cas par cet hiver que j'ai baptisé « terrible ». Grand Dieu quels tas de neige, brouillards continuels, vent, Joran, bise, froid extrême, en un mot temps désagréable que je n'ai pas habitude aussi si je vis encore l'hiver prochain je désire qu'on me place dans le désert de Sahara, mais voilà je m'y plaindrais alors de chaud, on n'est jamais content, ce qu'il y a de bon, c'est que mon caractère me permet de me contenter et je me contente, seulement je voudrais bien voir le bout de cet hiver qui est seulement trop long.

» Ma santé est bonne, bon appétit, bien soigné seulement l'abonnement avec le rhumatisme n'est pas fini et pas près de finir, je suis bien forcé de m'en contenter. La nuit dernière j'ai eu une faible congestion cérébrale mais cela va mieux et espère que la prochaine est encore éloignée de beaucoup.

» J'ai une chose très sérieuse à vous demander, j'ai appris, ce qui n'est pas très rassurant, que c'est l'enterreur et en même temps celui qui annonce les morts qui les visite ce qui ne se fait pas par un médecin ce n'est pas logique aussi quand j'aurais dépassé veuilleux me faire visiter par un docteur afin que je puisse vivre le restant de mes jours avec ce souci de moins et mourir en paix, c'est un soulagement que je vous demande, sera-t-il exaucé ???

» A cette occasion, je vous prie d'aviser de mon décès les personnes dont les noms suivent (ici les noms) vous rendrez service à un mort et le

la lumière qui brillait à l'entrée des Quignets, phare plein de promesses, attirait et charmait son regard, lui parlant de repos, d'affection et de joies pures ! Aujourd'hui, hélas ! comme les choses avaient changé de face ! le justicier, absorbé dans de tristes pensées, laissait flotter les rênes sur le dos de sa jument ; ce n'était pour ainsi dire qu'à la dérobée, le cœur gros, l'esprit plein d'amertume et de regrets qu'il considérait la petite lumière vers laquelle il se dirigeait et qui grandissait rapidement.

Tout à coup la jument broncha ; ses sabots enfonçaient profondément dans la neige du chemin, qui, le matin, était encore ferme et résistante. A chaque pas de l'animal, qui retirait péniblement ses pieds des fondrières, un clapotement sourd, un jaillissement se faisait entendre.

— Oh ! oh ! fit Olivier en soutenant le cheval des rênes tendues, et cherchant à percer l'obscurité, les ruz sont là-dessous ! Hue ! la Grise ! hardi ! ma vieille !

Le cheval encouragé se mit bravement à patauger dans la neige détrempeée, et reprit le trot en faisant jaillir l'eau tout autour de lui. Un moment il en eut jusqu'à mi-jambes ; mais il finit par franchir le pas difficile et par se retrouver sur un sol plus ferme, là où la charrière entre dans la pâture en pente. Le justicier poussa un « ouf » de soulagement.

En passant par le « plan de la scie », il eut encore à traverser quelques flaques qui se formaient au

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

6

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE, PAR O. HUGUENIN

X

EN cette année-là, février, répétant la plaisanterie de mauvais goût dont il est coutumier, fit accroire aux humains de nos climats et notamment aux Sagnards, qu'il avait irrévocablement mis en fuite le grincheux hiver. Soleil radieux huit jours durant, sans accompagnement de bise âpre, « radoux » subit, et par suite, fonte rapide des neiges, apparition d'un ou deux papillons candides, gazouillis d'oiseaux dans les sapins du communal ; bref, toute cette mise en scène de printemps précoce à laquelle se laissent prendre les jeunes et généralement tous ceux à qui l'hiver et ses rigueurs commencent à peser. Ce qui était certain, c'est que la neige s'en allait à vue d'œil. « Gare les ruz, si ce temps dure ! » disaient les gens d'expérience en hochant la tête.